

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Discours de Samm : Victor-Lévy Beaulieu « forcé » d'ajouter un supplément aux « Voyageries »

Victor-Lévy Beaulieu, *Discours de Samm*, comédie, VLB éditeur, 1983, 249 p.

Louise Milot

Number 33, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39381ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Milot, L. (1984). Review of [Discours de Samm : Victor-Lévy Beaulieu « forcé » d'ajouter un supplément aux « Voyageries » / Victor-Lévy Beaulieu, *Discours de Samm*, comédie, VLB éditeur, 1983, 249 p.] *Lettres québécoises*, (33), 32–33.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

DISCOURS DE SAMM:*

Victor-Lévy Beaulieu

«forcé» d'ajouter un supplément aux

«Voyageries»

Imaginons un romancier s'engageant dans une «suite romanesque», et déclarant, au septième roman, que la suite est terminée. Ne risque-t-il pas, ce romancier, de voir les critiques — c'est leur métier... — questionner le dernier livre en essayant d'y voir un point final et comme la résolution de quelque chose? Tel a été le risque pris par Victor-Lévy Beaulieu, en 1981, lorsqu'il a écrit, ou laissé écrire, à l'endos de la couverture d'*Una*¹: «Par ce roman se clôt le cycle des *Voyageries*». Qu'on le veuille ou non, il fallait donc voir dans la prise de parole de cette enfant, Una, le point final d'une longue histoire d'écriture dont *Blanche forcée*, en 1976, aurait été le point d'ancrage, l'inoubliable *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel, Sagamo Job J* et les trois *Melville*, des étapes à franchir².

On pouvait à bon droit penser que l'aventure vécue et/ou inventée par Una, et dans laquelle celle-ci échappait aux menaces incestueuses du bonhomme Sept-Heures pour raconter son histoire et se raconter des histoires, que cette aventure annulait, en la dépassant, l'impuissance de Blanche à parler et à jouir (*Blanche forcée*, 1976, premier roman du cycle) à cause de la violence incestueuse de son père. L'histoire que Job J. Jobin en 1976, n'avait pas réussie, même s'il était éperdument amoureux de Blanche, les fictions d'Una l'auraient réalisée en 1981... Mais attention: cette réponse n'est pas la bonne.

La publication, en 1983, du *Discours de Samm* vient bouleverser les choses, cette «comédie»³ se donnant comme un supplément aux *Voyageries* dont il semble que leur auteur avait refermé le journal de bord avant la fin — véritable — du périple.

Il faut donc se demander — les critiques sont d'une patience inlassable — ce qu'il y a de si nécessaire dans ce roman par ailleurs non prévu. Ajoutons en effet que si *Una* était annoncé dès 1976 comme le projet de tome final des *Voyageries*, il n'était pas question durant les sept dernières années, sauf erreur, d'un éventuel *Discours de Samm*. De quel discours s'agit-il donc et qui est Samm?

Pour qu'Abel Beauchemin écrive, dans la chambre mauve de Mattawinie, son *Melville*, il avait fallu, rappelons-le, la présence constante derrière lui de la Montagnaise Samm, lisant par-dessus son épaule les mots à peine écrits. Or cette Samm, à ce moment-là silencieuse, dont la seule présence assurait l'existence et la continuation de l'écriture, voilà qu'elle prend vie, qu'elle parle, dans le dernier roman, mais pour tenir un rôle — elle est d'ailleurs à moitié comédienne — à peu près identique. En vérité, le discours de Samm (cf. «elle dit:» début du chapitre 1 et de tous les chapitres impairs) rend possible, à la lettre, puisqu'il le devance toujours d'un cran, le texte d'Abel Beauchemin (cf. «il écrit:» début du chapitre 2 et de tous les chapitres pairs, dont le dernier). À la suite de *voyageries* précédentes mettant en scène tantôt les créatures fictives d'Abel, tantôt Abel lui-même dans sa vie privée, tantôt Hermann Melville, c'est comme si ce roman, qui suit, plus qu'il ne la raconte, l'histoire de Samm et d'Abel, s'attachait cette fois à mettre en fiction le couple d'écriture par excellence du cycle, Abel + Samm, les sortant d'une sorte de hiérarchie pour les faire se rencontrer, avoir le coup de foudre, se perdre, se retrouver, pour les faire vivre en somme, mais à la façon, si l'on peut dire, de véritables personnages fictifs. Elle, infirmière à mi-



Photo: Athé

temps et aussi comédienne; lui, l'éternel écrivain-éditeur — mari malheureux que le lecteur connaît bien et qui ici a droit à sa propre histoire d'amour.

Ce qui est un peu étourdissant, c'est qu'on croit comprendre, à certains indices, que l'épisode de la rencontre à l'hôpital avec Samm — l'ouverture du roman — est antérieure, dans l'histoire, à l'écriture du *Melville*: l'idée de faire de Samm une Muse immobile dans la chambre mauve aurait succédé à la «vraie rencontre» comme une sorte de relation compensatoire, en attendant:

Alors je pense à cette infirmière [...] et je me dis que c'est d'elle dont j'ai besoin pour que [...] Monsieur Melville puisse apparaître. Comme d'habitude, je vais d'abord inventer la fin parce que c'est plus facile quand on commence. J'imagine donc que Samm est Montagnaise et qu'elle vient de la Pointe-Bleue [...] Pour le reste, ce sera assez simple: Samm ne dira pas un mot et restera toujours debout derrière moi, lisant par-dessus mon épaule tout ce que j'écrirai.

(Discours de Samm, p. 59)

Ainsi, la Samm jusqu'ici connue du lecteur des *Voyageries* aurait été un leurre, le substitut d'une Samm de chair, la vraie, révélée dans ce nouveau roman. Le dernier mot des *Voyageries* n'est donc pas laissé à un personnage imaginaire — Una — mais, comme il se doit, il est récupéré par le meneur de jeu lui-même, l'écrivain Abel Beauchemin, que le discours de Samm fait écrire, bien qu'elle, notons-le bien, n'écrive pas; s'il y a bel et bien ici «discours» de Samm, il n'y a «texte» que d'Abel.

Mais au-delà d'un déplacement à effectuer d'une «fausse» Samm d'écriture à une «vraie» Samm de fiction, il y a bien autre chose dans *Discours de Samm* — la grande actrice rousse, Judith et les deux filles, le téléroman, quoi encore, mais, notamment et surtout, le souvenir de l'histoire originelle de *Blanche forcée*, peut-être euphorisée un peu. Si Blanche avait été «gâtée», dans un sens négatif, par un père brutal et pervers, Samm a été «gâtée» aussi — mais au sens d'adultère — par le sien. Au bout du compte le résultat est le même: aucun homme ne pourra/saura toucher Samm au-delà du geste même que posait le père pour l'endormir: une main sur son ventre. Cet état



de fait, le juif Léonard, patient compagnon de Samm depuis un an, l'accepte; ainsi qu'Abel lui-même dans un premier temps. Quand ce dernier décidera, finalement, de «forcer» le désir de Samm — «le grand lit à baldaquin où je l'ai désastreusement forcée dans son sommeil» (p. 238) — en reconstituant le rituel inauguré par le père tout en prétendant le dépasser, Samm, contrairement à «Blanche forcée» dans des circonstances comparables, n'en mourra pas. À la place, ce sera le suicide de Léonard, à la toute fin du roman, qui fera énigme pour le couple d'écriture Abel + Samm, seul vivant. Au début des *Voyageries*, c'était la mort volontaire de Blanche que Job J. resté seul gardait en travers de la gorge.

Peut-on penser qu'il se monnaye là quelque chose d'important? Après avoir — égoïstement? — ramené à son écriture le discours de l'autre, Abel n'en est pas moins réduit à contempler un spectacle qui aurait à voir avec un constat d'échec. Car Léonard, comme les grands-pères de Mattawinie, comme Melville, comme Job J., c'est, bien entendu, le prolongement d'Abel lui-même. Et est-ce un hasard s'il lui arrive la même chose qu'à Job J. bien qu'à l'envers? À la fin d'*Una*, celui-ci se voyait traîné attaché par les pieds: ici ceux de Léonard se balance/nt», il s'est pendu «avec sa ceinture» (p. 246). Mais nous n'avons pas beaucoup bougé.

Si on peut parler d'une avancée chez les personnages des *Voyageries*, du début à la fin, ce n'est certes pas aux personnages masculins qu'elle est greffée. Tout maître de l'écriture qu'il soit et qu'il tienne à demeurer jusqu'à la fin, l'écrivain-héros Abel, pas plus au terme de *Discours de Samm*, que de *Una*, ne dé-

pas pas le tragique d'un profond désarroi. Il a beau écrire et écrire — il pourrait le faire indéfiniment — il finit immanquablement par se heurter à un mort qui n'est qu'un autre lui-même, son propre personnage fictif. Est-il seulement possible de sortir d'un tel cercle? Abel ne cache pas que la tentation est forte d'éterniser le mouvement, même si l'orientation ne peut que rester la même:

«Ce n'est jamais la même chose et c'est pourtant tout le temps pareil...»
(p. 230)

À ce jeu, plus on gagne du terrain, plus on en perd et — pourrait-on dire — plus on croit avoir terminé (*Una*) plus on est comme obligé de poursuivre. Sinon,

«Alors c'est la fin et c'est terrible...!»

(Discours de Samm, p. 246, début de la dernière phrase du roman)

Mais laissons le commentaire: allons plutôt relire ce *Discours de Samm* et, pourquoi pas, toutes les *Voyageries*, dont je n'ai fait qu'essayer de recevoir ici, loyalement j'espère, le point final. Aussi bien dire, d'ailleurs, au cas où cela ne se verrait pas, mon engouement quasi inconditionnel pour l'ensemble. Tellement inconditionnel, au fait, que j'accepterais, je crois, de prendre en considération sans presque sourciller — et d'essayer de nouveau de l'intégrer à la suite — un éventuel second supplément aux *Voyageries*... si cela s'avérait nécessaire.

Que Victor-Lévy Beaulieu se le tienne pour dit: le métier de critique a ses bonheurs, mais il comporte parfois presque autant de risques que celui d'éditeur... ou de romancier. □

* Victor-Lévy Beaulieu, *Discours de Samm*, comédie, VLB éditeur, 1983, 249 p.

1. Victor-Lévy Beaulieu, *Una*, romaman illustré par deux petites filles, VLB éditeur, 1980, 237 p.

2. Victor-Lévy Beaulieu, *Blanche forcée*, récit, VLB éditeur, 1976, 213 p. *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*, lamentation, VLB éditeur, 1976, 197 p. *Sagamo Job J.*, cantique, VLB éditeur, 1977, 205 p. *Monsieur Melville*. 1. Dans les aveilles de Moby Dick, VLB éditeur, 1978, 225 p. 2. Lorsque souffle Moby Dick. VLB éditeur, 1978, 298 p. 3. L'après Moby Dick ou la Souveraine Poésie, VLB éditeur, 1978, 238 p.

3. «*Jouer la comédie*: se comporter avec sincérité dans des circonstances imaginaires» (D.S. Sélection du Reader's Digest) *Discours de Samm*, p. 10.